JEAN ECHENOZ

NOUS TROIS

Mdouble

Extrait de la publication

Extrait de la publication

NOUS TROIS

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

LE MÉRIDIEN DE GREENWICH, *roman,* 1979
CHEROKEE, *roman,* 1983, (“double”, nº 22)
L’ÉQUIPÉE MALAISE, *roman,* 1986, (“double”, nº 13)
L’OCCUPATION DES SOLS, 1988
LAC, *roman,* 1989, (“double”, nº 57)
NOUS TROIS, *roman,* 1992, (“double”, nº 66)
LES GRANDES BLONDES, *roman,* 1995, (“double”, nº 34)
UN AN, *roman,* 1997
JE M’EN VAIS, *roman,* 1999, (“double”, nº 17)
JÉRÔME LINDON, 2001
AU PIANO, *roman,* 2003
RAVEL, *roman,* 2006
COURIR, *roman,* 2008
DES ÉCLAIRS, *roman,* 2010

Extrait de la publication

JEAN ECHENOZ

NOUS TROIS

LES ÉDITIONS DE MINUIT

Extrait de la publication

© 1992/2010 by Les Éditions de Minuit
www.leseditionsdeminuit.fr

Extrait de la publication

1

Je connais bien le ciel. Je m'y suis habitué. Toutes ses nuances terre d'ombre, tilleul, chair ou safran, je connais. Dans mon fauteuil, sur la terrasse, je l'examine. Il est midi. Le ciel est blanc. J'ai tout mon temps.

Pas de gros projets pour moi ce lundi, juste deux objectifs légers pour meubler en douceur la soirée : le vernissage de Max chez Pontarlier, boulevard des Italiens, puis l'intervention de Blondel à l'auditorium de l'agence. Je vais me changer : je cherche et trouve tout de suite, parmi mes cent chemises et quelques, la mieux assortie à ce plan. Comme à son habitude, Titov dort dans son coin.

En fin d'après-midi j'appelai donc un taxi, le ciel était blanc comme un linge au-dessus des Italiens, Max était occupé au fond de la galerie avec un Japonais. Pontarlier vint vers moi, transpirant et souriant sous ses moustaches éparses – je taille plus strictement les miennes –, mes yeux bleus se reflétaient sur son front bombé. Vous vous êtes vu ? me demanda-t-il en

Extrait de la publication

extrayant de sa poche une petite main droite molle et moite, qu'il versa dans la mienne aussitôt inondée. Son autre main tendait un verre que je déclinai. Trop grandes pour lui, ses dents étaient aussi très plates et presque transparentes, d'apparence fragile, parfois dans le fond elles n'étaient même plus là. Pas encore, répondis-je. Allez vous voir, dit le galeriste, allez vous regarder.

Je me dirigeai vers mon image souriante en uniforme immaculé sur fond bleu ciel, sous mon bras mon casque vitré, sur mon pectoral droit ma plaque d'identification. Cette tête que j'avais là, c'était la première fois que je travaillais pour les Américains : en vérité je souriais moins sur la photo, prise à Daytona, que Max avait utilisée pour ce portrait ; j'avais ensuite dû poser trois ou quatre fois dans son atelier, juste pour qu'il reprenne le sourire. Je m'admirai en vitesse puis je fis le tour de la galerie, considérant d'un œil égal les autres portraits, les autres invités – aucun de ceux-ci ne ressemblait à ceux-là, il semblait que je fusse le seul modèle présent. Je m'attardai un peu, jetai un dernier coup d'œil dans le fond de la galerie, l'affaire avait l'air chaude entre Max et le Japonais. À présent Pontarlier s'en mêlait. Je m'éloignai.

Blondel parlait depuis un moment déjà quand j'entrai dans l'auditorium. Vingt personnes assistaient à son exposé, bilan annuel des activités de l'agence, je trouvai sans mal une place au fond de la salle, pas très loin de Bégonhès. L'orateur venait d'évoquer les premières fonctions, surtout maritimes, de nos satellites d'observation – surveillance des marins solitaires, des

Extrait de la publication

albatros excursionnistes et des icebergs à la dérive –, décrivant ensuite leurs tâches actuelles – détection des fleuves en crue, des centrales nucléaires en fuite et des forêts en feu – avant de préciser leurs rôles futurs : surveillance militaire généralisée, certes, mais aussi télécommande des vannes d'oléoducs, du fin fond de l'Arabie au fin fond de l'Alaska, mais aussi gestion des réseaux ferroviaires et régulation des parcs de poids lourds. On recueillerait ainsi, prophétisait Blondel, à chaque instant, n'importe quelle caractéristique de n'importe quel camion sur terre – vitesse et niveau d'huile, température de la remorque frigorifique, jusqu'à la fréquence de son autoradio.

Je connaissais tout ça, donc j'écoutais à peine. J'étais surtout passé pour dire bonjour. En attendant que Blondel finisse je considérai sans trop d'intérêt la décoration de l'auditorium, tapisseries latérales et gros logo doré de l'agence au-dessus de l'estrade, au fond. Les vingt présents – fuséologues, journalistes et comportementalistes, parents et alliés, toujours les deux mêmes filles en tailleur autour du type du ministère – ne prêtaient pas à ce bilan beaucoup plus d'attention que moi. On parlait entre soi. Bégonhès, non loin, tournait sur ses genoux les pages d'un nouvel usuel d'avionique. L'attention se relâchant, Blondel haussa le ton, les murmures s'amplifièrent dès qu'il aborda son sujet préféré : la toute prochaine génération de satellites chargés entre autres choses de cartographier le fond des mers, d'évaluer l'énergie des vagues, la dérive des plaques et le sens des vents.

Son discours achevé, tout le monde se levait en bavardant un ton au-dessus, je descendis la travée vers

Extrait de la publication

l'estrade où Blondel rangeait boudeusement ses papiers. Ses proches l'entouraient, son assistant Vuarcheix, Lucie à qui je souris de loin puis l'ingénieur Poecile qui prétendait que ma foi, ça ne s'était pas si mal passé que ça. Laissez, grogna Blondel sans m'avoir aperçu, je vois bien qu'ils s'en foutent. Pas cette année qu'on aura les crédits. Il continuait de battre ses papiers comme un jeu de cartes géantes, l'air d'avoir passé la main, perdu le pli. Reste Cosmo, fit valoir Vuarcheix, quand même nous avons Cosmo.

Blondel haussa les épaules, je savais comme lui ce qu'il en était du satellite Cosmo, première de ces machines environnementalistes mise sur orbite quatre ans plus tôt. Après sa dernière panne, irréparable depuis le sol, l'engin Cosmo ne transmettait plus que des données partielles et des clichés tronqués, fréquemment flous. Je toussai. Ah, fit Blondel, vous étiez là aussi. Vous avez vu comme ils s'en foutent. Normal avec tous nos échecs de lancement, fis-je valoir, toutes nos explosions. L'explosion fait rire l'opinion. Mais vous verrez qu'on va se refaire. Le ciel vous garde en sa miséricorde, soupira Blondel en se tournant vers Lucie, qui me sourit à nouveau. Vous dînez avec nous ? Soirée entre hommes, précisa-t-il, Lucie malheureusement doit nous laisser. Merci, répondis-je, non.

Je m'éloignai.

Après mon départ, vers vingt-deux heures, Blondel était passé téléphoner dans le bureau de Poecile. Séguret, fit-il, c'est moi. Vous avez pu voir pour les vannes d'injection ? On cherche, on cherche, assura Séguret. On va trouver. Oui, dit Blondel, est-ce que

Extrait de la publication

Meyer est encore là ? À cette heure-ci ? fit Séguret. Un instant, je vais voir.

Étouffant le combiné d'une main, l'ingénieur Séguret s'était retourné vers un vaste bureau dans le fond de la pièce, vers un autre ingénieur de haute taille, proportionné à ce bureau, penché sur lui.

– Meyer, dit Séguret, c'est Blondel qui demande après toi. Est-ce que tu es là ?

Extrait de la publication

2

Le simoun, vent très chaud, se lève par bourrasques au sud du Maroc saharien. Il y produit des tourbillons compacts, brûlants, coupants, assourdissants, qui masquent le soleil et gercent le bédouin. Le simoun reconstruit le désert, exproprie les dunes, rhabille les oasis, le sable éparpillé va s'introduire profondément partout jusque sous l'ongle du bédouin, dans le turban du Touareg et l'anus de son dromadaire.

Le Touareg, bâché de bleu, se tient coi sur la bosse de sa bête. Près de lui, statufiés sous la tourmente, trois autres Touareg attendent que ça se tasse. Le sable fait monter un socle, poussière de pierre autour des chevilles des animaux. Quand le plus jeune des Touareg, affolé, crie qu'il s'enlise et que ça ne va plus du tout, ses aînés ne lui répondent pas. Sous leur housse, ils n'ont pas dû entendre la voix du débutant. C'est qu'autour d'eux la tempête grince énormément.

Mieux instruits que le jeune méhariste, ses aînés savent que le phénomène arrive du cœur du continent, qu'un aquilon venu d'Afrique centrale déchire de temps en temps le grand désert du Nord dont il

Extrait de la publication

fait bouillir l'étendue stérile et transporte l'écume au-delà des mers. Se délestant à la surface des eaux, telle une montgolfière, des sacs de sable du Grand Erg, faisant frémir au passage le titane des Boeing, le désert vole vers l'Europe dont il va poudrer le Nord-Ouest, perfectionner le revêtement des plages et propulser des grains dans tous les engrenages.

Croisant vers le nord, le tapis volant marocain touche Paris dans le milieu de la nuit, s'y dissémine uniformément sans omettre bien sûr le secteur Maroc, vers Stalingrad après la rue de Tanger : il recouvre la rue du Maroc, la place du Maroc et l'impasse du Maroc au bout de laquelle réside Louis Meyer, homme astigmate et polytechnicien, quarante-neuf ans jeudi dernier, spécialisé dans les moteurs en céramique. Homme infidèle et divorcé d'une femme, née Victoria Salvador le jour de l'invention du poste à transistors. Homme seul et surmené qui va se payer, pour son anniversaire, une petite semaine à la mer.

Le jour se lève, Meyer fait ses bagages. Procède avec méthode : de haut en bas du corps puis de l'intérieur vers l'extérieur de la personne, du bob aux tongues puis de l'aspirine à l'écran total. Je crois que c'est tout, qu'est-ce que j'oublie. Meyer regarde, autour de lui, l'ordre qui règne sur peu d'accessoires, quatre ou cinq meubles sans prix parmi lesquels un gros canapé disgracieux, recouvert de tissu imprimé à damier. Un téléviseur portable, un transistor commémoratif. Sur un mur cinq cents livres s'empilent et s'associent, se complètent et se combattent sur des points de mécanique céleste, physique des solides et dynamique des fluides en plusieurs langues.

Extrait de la publication

Meyer est méthodique mais son regard, parfois, flotte au-delà de l'horizon des choses à faire – soit qu'il se repasse une séquence choc de son divorce, soit qu'il anticipe cette semaine de vacances chez Nicole. Selon le cas, ses yeux se posent sur l'un des ektachromes concaves adossés au mur sur le cache-radiateur ; l'un représente le château d'If, l'autre est un plan américain surexposé de Victoria, née Salvador puis ex-Meyer.

Meyer boucle son bagage et souffle. Allons-y, dit-il à voix haute avant de couper le gaz et l'eau, puis de fermer sa porte. Il sort de l'immeuble, deux sacs de voyage à la main, sous le bras son autoradio extractible. L'impasse du Maroc a jauni d'un petit ton pendant la nuit, à présent tapissée d'une pellicule de sable fin qui amortit les sons, feutre le monde, aère l'air, produit un silence de dimanche comme sait faire la neige sous le soleil froid ; comme sur la neige s'y lisent des traces de pas.

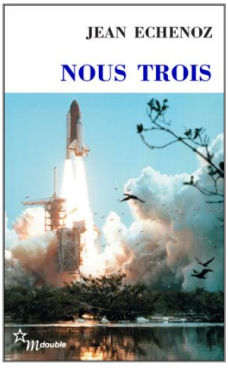
Les voitures garées dans l'impasse ont l'air vides mais on aperçoit, sur leur plage arrière, quelques journaux pliés, des cartes et guides routiers, parapluies et catalogues, boîtes de Kleenex et petits ventilateurs ou par exemple une peluche décorative décolorée, un chapeau vert, un gant vert, un listing d'ordinateur, l'édition de poche d'un roman d'Annabel Buffet, rarement plus d'une ou deux de ces choses en même temps. On ne les distingue pas bien de toute façon derrière les glaces voilées d'un film de Sahara, fardées d'un blush qui assourdit l'éclat. Meyer passe un chiffon sur les vitres de son auto, monte dedans puis claque la portière. Contact, starter, moteur, ceinture,

Extrait de la publication

première, autoradio. Puis il n'est plus très sûr, soudain, d'avoir coupé le courant chez lui.

Il sort de l'auto, regagne son immeuble en jurant à voix basse. Arrivé devant l'entrée de son appartement, comme il entend le téléphone qui sonne tout seul derrière la porte, de rapides hypothèses s'emboîtent pendant qu'il cherche sa clef : qui donc appellerait à cette heure ? Martine évidemment pas. Monique pas encore, Françoise sûrement pas. Maman quand même pas. Alors quoi. Victoria.

Extrait de la publication



Cette édition électronique du livre
Nous trois de Jean Echenoz
a été réalisée le 02 juillet 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707321299).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Couverture : Mission STS-4. Photo La Nasa.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707324894

Extrait de la publication